

YOD 14 - La littérature israélienne aujourd'hui : miroir d'une société multiple

Ce numéro de YOD comporte les actes du colloque international qui a eu lieu en mai 2008 à l'INALCO (Paris) et à l'Université Lille III. Il se donnait pour objectif de célébrer les soixante ans de littérature israélienne, mais aussi et surtout de présenter la production littéraire du pays à l'aube du XXI^e siècle qui se caractérise par une extraordinaire diversité, thématique et stylistique, qui ouvre la voie et donne de la voix à des auteurs de toutes origines, religions et couches sociales.

LES AUTEURS

Ziva AVRAN (Lille III)
 Patricia AZÉRAD (INALCO)
 Ana BARBULESCU (Universite de Bucarest)
 Sobhi BOUSTANI (INALCO)
 Elisa CARANDINA (Venise)
 Cristina CIUCU (Universite de Bucarest)
 Rina COHEN MULLER (INALCO)
 Alessandro GUETTA (INALCO)
 Lev HAKAK (UCLA)
 Masha ITZHAKI (INALCO)
 Ruth KARTUN BLUM
 (Université hébraïque de Jérusalem)
 Dory MANOR (poète)

Yaël MUNK (Open University, Israël)
 Yishai NEUMAN (INALCO)
 Itzhok NIBORSKI (INALCO)
 Lily PERLEMUTER (INALCO)
 Hava PINHAS COHEN (Poétesse)
 Françoise SAQUER SABIN (Lille III)
 Yigal SCHWARTZ
 (Université Ben Gourion)
 Zohar SHAVIT (Université de Tel-Aviv)
 Dorit SHILO (ENS, INALCO)
 Ronny SOMECK (poète)
 Michèle TAUBER (Paris 8)
 Nurit YAARI (Université de Tel-Aviv)

Publications
LANGUES O'



9 782858 311781

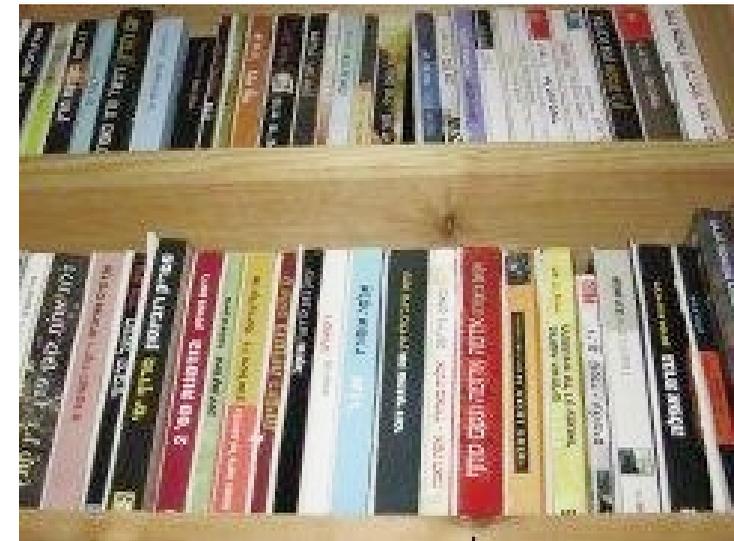
16 €

YOD 14 - La littérature israélienne aujourd'hui : miroir d'une société multiple

Yod

REVUE DES ÉTUDES HÉBRAÏQUES ET JUIVES

*La littérature israélienne aujourd'hui :
 miroir d'une société multiple*



NUMÉRO 14

NOUVELLE SÉRIE

yOD

©Publications Langues'O

Tous droits réservés : loi du 11 Mars 1957

ISSN 0338-9316

ISBN 978-2-85831-178-1

Nouvelle série

14

***La littérature israélienne - miroir
d'une société multiple***

2009

PUBLICATIONS LANGUES'O

yod

**Revue du CERMOM
(Centre d'Etudes Hébraïques)
– direction : Masha ITZHAKI–
Institut National des Langues et Civilisations Orientales
I N A L C O**

**Ce numéro a été réalisé sous la direction de
Masha ITZHAKI et Françoise SAQUER-SABIN**

Secrétaire de rédaction : Jules DANAN
Mise en page : Jonas SIBONY

Adresse de la rédaction
INALCO
Rédaction de *Yod*
2, Rue de Lille
75343 PARIS cedex 07 – France
www.inalco.fr

Comité de rédaction :

Daniel Bodi, Jules Danan, Alessandro Guetta, Masha Itzhaki,
Lily Perlemuter, Marie-Christine Varol, Agnès Woog

Comité de lecture :

Frank Alvarez Pereyre, CNRS
Mireille Hadas Lebel, Paris IV
Dan Laor, Université de Tel-Aviv
Tony Levy, CNRS
Gary Mole, Université de Bar Ilan
Matthias Morgenstern, Institutum Judaicum, Tübingen
Simon Nueberg, l'Université Trier
Moises Orfali, Université de Bar-Ilan
Marie-Sol Ortola, Nancy II
Françoise Saquer-Sabin, Lille III
Helena Shillony, Université hébraïque de Jérusalem
Nurit Yaari, Université de Tel-Aviv
Il-Il Yatziv Malibert, Paris VIII

yod

14

Masha ITZHAKI & Françoise SAQUER SABIN

Avant-propos

La littérature israélienne – miroir d’une société multiple

Yigal SCHWARTZ <i>Le choc de la création de l’État</i>	13
Ruth KARTUN BLUM <i>La poésie israélienne aujourd’hui – État des lieux</i>	31
Alessandro GUETTA <i>Temps et narration dans la littérature israélienne</i>	49
Françoise SAQUER SABIN <i>Le rapport judéo-arabe dans le roman d’Abraham B. Yehoshua</i> <i>La mariée libérée</i>	67
Sobhi BOUSTANI <i>Littérature arabe en Israël : vers une sensibilité nouvelle</i>	93

Lev HAKAK <i>Les prémices de la littérature hébraïque moderne en Irak et son passage en Israël</i>	105
Ronny SOMEK <i>Constat de beauté (poèmes)</i>	119
Lily PERLEMUTER <i>Appartenance et exclusion dans l'œuvre de Dudu Busi</i>	123
Rina COHEN MULLER <i>À la recherche du Levant perdu, des écrivains d'Israël racontent l'Égypte</i>	139
Patricia AZERAD SITBON <i>La question de l'identité dans le roman policier israélien, le cas Ohayon</i>	155
Michèle TAUBER <i>Du russe à l'hébreu, une création en version originale</i>	171
Yitskhok NIBORSKI <i>La littérature Yiddish en Israël</i>	183
Dory MANOR <i>Poèmes</i>	195
Masha ITZHAKI <i>La question de la religiosité chez Appelfeld</i>	201
Ziva AVRAN <i>L'univers domestique et la banalité quotidienne chez les romancières israéliennes</i>	215
Elisa CARANDINA <i>Stratégies littéraires dans la littérature féminine israélienne</i> ...	233

Dorit SHILO	
<i>La femme écrivain hébraïque narre aux enfants, Devora Omer, un auteur pour la jeunesse</i>	247
Hava PINHAS COHEN	
<i>Poèmes</i>	259
Yishai NEUMAN	
<i>La place de l'hébreu parlé dans la littérature israélienne contemporaine</i>	263
Nurit YAARI	
<i>Juifs et arabes sur la scène israélienne</i>	283
Yaël MUNK	
<i>Déplacement du mythe du Sabra : l'adaptation cinématographique de 'Pour inventaire' de Yaakov Shabtaï par Amos Gitai</i>	303
Zohar SHAVIT	
<i>La réception de la littérature hébraïque en France</i>	317
*	
Ana BARBULESCU & Cristina CIUCU	
<i>Études juives en Roumanie</i>	341
<i>Abstracts</i>	359

La réception de la littérature hébraïque en France*¹

Zohar Shavit

« A la différence d'autres écrivains étrangers, quand on parle d'un auteur israélien, dans l'oreille du public, il est israélien avant d'être auteur. »²

Les visiteurs venus à Paris en mars 2008 n'ont pas manqué de constater la présence ostensible de la littérature israélienne. La plupart des librairies, grandes ou petites, exposaient dans leurs vitrines et sur leurs stands au centre du magasin les livres traduits de l'hébreu auxquels s'ajoutaient parfois des ouvrages sur Israël, le judaïsme et le conflit israélo-arabe. Lectures publiques, suppléments littéraires, émissions de radio et de télévision ont été consacrés aux écrivains israéliens.

Toute cette effervescence s'est manifestée à l'occasion du Salon du livre 2008 dont Israël a été l'invité d'honneur avec la participation de 39 écrivains. D'après les données fournies par l'Institut pour la Traduction de la Littérature Hébraïque, plus de 40

* Article écrit dans le cadre du projet « *Programming Cultural Contacts. The Functions and Politics of Intercultural Contacts. Case Study: Translation of Israeli Literature into French* » (With Prof. Gideon Toury), subventionné par la Israeli Science Foundation.

¹ Je remercie vivement Dorit Shilo, Yuval Amit et Irit Halevi pour leur contribution à l'élaboration de cet article.

² France Sarfatti, « L'édition française face à la littérature israélienne ». *Actualité juive*, 21 mars 1996.

titres traduits de l'hébreu ont été publiés cette année, ou plus précisément 33 en prose [!], 5 en poésie et 4 anthologies.

Cette invitation constitue une nouvelle tentative d'exploiter la plateforme culturelle pour « réchauffer » les relations entre la France et Israël. L'étape précédente se situe après la signature des accords d'Oslo (1993), avec 11 écrivains invités dans le cadre des « Belles étrangères » (1994), manifestation créée en 1987 à l'initiative de Jean Gattegno³, alors directeur du livre au ministère de la Culture, chargé de favoriser la traduction des littératures étrangères en collaboration avec des institutions représentatives des pays d'origine. Bien que critiquée par la presse⁴ pour son faible retentissement sur la scène culturelle française, il apparaît que la participation même aux « Belles étrangères » a contribué à une augmentation significative des traductions de l'hébreu en français. Pour la période 1993-2003, leur nombre, au total 155 titres, a doublé par rapport à la décennie précédente. Peu connue à l'époque⁵, la littérature israélienne est aujourd'hui largement diffusée en France comme en témoignent les chiffres⁶. D'après les dernières statistiques établies par l'Institut pour

³ Cf. Nicole Zand, « 'Belles étrangères' d'Israël », *Le Monde, Livres Idées*, 1^{er} avril 1994.

⁴ Alain Vildart, « 'Belles étrangères' : la chaise vide », *La Nouvelle République*, 12 avril 1994, cité par Gisèle Sapiro, dans « L'importation de la littérature hébraïque en France. Entre communautarisme et universalisme », *Actes de la recherche en sciences sociales* 2002/2, 144, p.88.

⁵ Dans son article du 1^{er} avril 1994 (*op.cit.*), Nicole Zand parle d'une « littérature peu connue ».

⁶ Les données varient selon les sources comme, par exemple, l'*Index Translationum* de l'UNESCO ou le *First Search* du OCLC, *Online Computer Library Center*. Certaines répertorient aussi la non-fiction et la littérature populaire, d'autres incluent les éditeurs agissant en dehors de la France ou des maisons d'édition à l'existence éphémère. Aucune source ne fournit des données univoques. Les statistiques sont par ailleurs contradictoires. Cette divergence résulte, entre autres, du fait que les grandes bibliothèques ne considèrent pas la langue comme un critère autonome de classification ; les traductions ne constituent pas un élément bibliographique. Les renseignements sont principalement fournis par des institutions prises dans ces enjeux (comme, par exemple, l'Institut pour la Traduction de la Littérature Hébraïque), ne pouvant, de ce fait, brosser un tableau précis de la situation. De plus, chaque source traite différemment les rapports entre les rééditions et les nouveaux titres, ne procédant parfois à aucune distinction entre

la Traduction de la Littérature Hébraïque⁷, 460 titres ont été publiés entre 1931 et 2008, dont 272 en prose (à partir de 1931), 61 en poésie (à partir de 1945), 34 anthologies (depuis 1946), 39 pour la jeunesse (depuis 1946), 22 revues littéraires/éditions spéciales (à partir de 1949), 22 pièces de théâtre (à partir de 1952). D'après la thèse de Yuval Amit⁸, les chiffres sont probablement supérieurs si on y ajoute des publications privées ou occasionnelles⁹.

L'intérêt pour la littérature israélienne se manifeste également dans le fait que des maisons d'édition aussi importantes que Gallimard, Actes Sud, Seuil, Calmann-Lévy ou Fayard publient des livres traduits de l'hébreu, certaines ayant même créé une collection particulière dans le cadre d'une politique centrée sur la traduction de littératures « minoritaires » (coréenne, scandinave, arabe)¹⁰.

Le présent article tente d'exposer les raisons de l'intérêt grandissant pour la littérature israélienne en France et s'interroge sur la nature de cet intérêt et ses motivations.

les deux ; certaines sources indiquent la traduction par son lieu de publication, incluant ainsi dans les traductions des livres parus en Israël mais composés dans une autre langue que l'hébreu. D'après Johan Heilbron dans « Towards a Sociology of Translation », *European Journal of Social Theory* 2 (1999, p. 429-444), le problème est dû aux différentes définitions du mot « livre », notamment dans le traitement des manuels scolaires, publications gouvernementales et administratives, thèses, etc.) Cf. l'analyse détaillée de Yuval Amit dans sa thèse *Exportation de la culture israélienne – l'implication des différentes institutions dans la traduction de l'hébreu en français* (sous la direction des Professeurs Gidon Tory et Zohar Shavit), Université de Tel-Aviv, Ecole des sciences de la culture, 2008, p. 12-14 [hébreu].

⁷ Cf. *Mais c'est de l'hébreu !* L'Institut pour la Traduction de la Littérature Hébraïque, Tel-Aviv, 2008, p. 53-95.

⁸ *Op. cit.*

⁹ Cf. le tableau joint en annexe.

¹⁰ Actes Sud a même racheté la maison d'édition Sinbad, spécialisée dans la traduction de la littérature arabe.

Pourquoi les éditeurs choisissent-ils de publier des livres traduits de l'hébreu ?

Ce choix n'est certainement pas motivé par la réussite financière. Comparé aux ventes réalisées en Israël, en Allemagne et en Italie, le nombre d'exemplaires vendus en France est relativement réduit, à l'exception de quelques ouvrages populaires ou d'autres, couronnés par des prix prestigieux. La consultation du site *Amazon.com* montre qu'une grande partie des livres israéliens, y compris ceux qui ont été traduits en français il y a quelques années à peine, ne sont plus en rayon.

Selon Madeleine Neige, l'attribution du prix Médicis à David Shahar en 1981¹¹ (deux ans après la signature de l'accord de paix avec l'Égypte) a fait grimper les ventes de cinq mille à vingt mille exemplaires¹². Après avoir obtenu le prix Femina étranger en 1988, Amos Oz aurait vendu trente mille exemplaires de *La Boîte noire*¹³, tandis que *La Troisième sphère* n'aurait pas atteint la barre des cinq mille contre cinquante mille en Allemagne¹⁴. Vendu à cent mille exemplaires en Italie, *Voir ci-dessous : amour* de David Grossman n'a pas dépassé en France le seuil de cinq mille¹⁵ – chiffre considéré cependant comme un succès, comparé à ceux réalisés ultérieurement pour *Le Sourire de l'agneau* (1995) et *Les Exilés de la Terre promise* (1995)¹⁶. Un article de *Deutschland* (2000) dans sa version hébraïque décrit l'exceptionnelle réussite de certains écrivains israéliens en Allemagne dont les ventes se comptent par dizaines de milliers d'exemplaires, voire plus. Le record de quatorze millions est détenu par Efraïm Kishon. Aucun écrivain israélien n'a connu un tel triomphe, mais d'après le *Deutschland*, les romans de Batya Gour, de

¹¹ Prix attribué pour *Le Jour de la comtesse*, troisième volet du *Palais des vases brisés*.

¹² Gisèle Sapiro, *op.cit.*, p.86.

¹³ France Sarfatti, *op.cit.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Nicole Zand, « Des cicatrices dans le crâne », *Le Monde des livres*, 12 avril 1991.

¹⁶ Gisèle Sapiro, *op.cit.*, p. 94.

Dorith Rabinyan¹⁷ et, après 2000, de Zeruya Shalev¹⁸ ont été vendus à des centaines de milliers d'exemplaires.

Un article du *The Marker Week*, intitulé « Millionnaires dès la première édition » raconte en détail la réussite des écrivains israéliens à l'étranger. Les chiffres sont révélateurs, même si l'on considère ces données avec précaution, compte tenu de leur caractère spéculatif, les éléments provenant de sources financièrement intéressées. Efraïm Kishon a été traduit en 34 langues et ses droits d'auteur ont atteint 20 millions de dollars. Amos Oz en 32 langues avec 6 millions de dollars. David Grossman en 19 langues avec 2,5 millions de dollars, tandis que A.B. Yehoshua, dont les droits se montent également à 2,5 millions de dollars a été traduit en 18 langues, comme Zeruya Shalev qui aurait reçu un million trois cent mille dollars. Loin derrière eux, Agnon, certes traduit en 23 langues, mais avec seulement trois cent mille dollars et tout en bas de la liste, Yehoshua Kenaz, avec 27 langues et seulement cent mille dollars, Yaacov Shabtaï, 10 langues et soixante mille dollars ; enfin, H.N. Bialik – le plus pitoyable – traduit en 12 langues avec cinquante mille dollars¹⁹.

Il convient de rappeler que les éditeurs ne prennent pas, en vérité, de si grands risques financiers puisque souvent, l'Institut pour la Traduction de la Littérature Hébraïque ou l'agent littéraire prennent en charge les frais de traduction. Les maisons d'édition peuvent aussi bénéficier d'une aide accordée par des organismes tels que « Les Belles Etrangères » ou le CNL (Centre national du livre) qui subventionne la traduction d'une centaine de livres par an. Parmi les romans qui ont bénéficié de cette aide : *Voir ci-dessous* : *Amour* de Grossman (Seuil, 1991), *Trois histoires d'amour* de Yaël Hedayat (Actes Sud, 2002) et *Infiltration* de Yehoshua Kenaz (Stock, 2003). D'après les différents entretiens que j'ai pu avoir, il apparaît que la

¹⁷ Claudia Schilke, « Littérature israélienne en Allemagne », *Deutschland*, 4/2000, p. 36-37.

¹⁸ Ronith Porian « Millionnaires dès la première édition » [hébreu], *The Marker Week*, 25 novembre 2008, p. 8-14.

¹⁹ *Ibid.*

plupart des éditeurs arrivent à couvrir ainsi les frais de traduction et de publication.

La situation de la littérature traduite de l'hébreu en France n'est probablement pas différente des autres langues minoritaires qui ne se vendent pas très bien non plus²⁰. Il est cependant clair que l'intérêt des éditeurs français pour la littérature israélienne ne s'explique pas par des motifs financiers.

Je considère que l'intérêt grandissant constaté depuis les années quatre-vingt-dix²¹ résulte d'une évolution interne dans le domaine des Lettres en France, doublée d'un changement politique à l'égard d'Israël, sans oublier l'omniprésence de ce dernier dans les différents médias compte tenu de la « situation », du conflit israélo-arabe, de l'accord de paix avec l'Égypte, des deux Intifadas et des accords d'Oslo.

A la fin des années quatre-vingt, la France a décidé de « dégeler » ses relations avec Israël. Décision facile à réaliser dans le domaine culturel, doté d'une grande visibilité et qui ne risque pas de sanctionner les échanges avec les pays arabes. Cette décision provoque une série d'actions coûteuses comme, par exemple, l'acquisition d'un bâtiment classé à Tel-Aviv destiné à abriter le Centre culturel français. Une opération sans précédent dans les relations franco-israéliennes qui se chiffre en millions, à laquelle s'ajoute également l'attribution d'un important budget à l'organisation de la saison française, *Voilà*, inaugurée le 16 mai 2006 en présence du ministre des Affaires étrangères d'alors, Philippe Douste-Blazy, ou le renouvellement et la consolidation de l'accord avec le CNC – le Centre cinématographique de coproduction France/Israël – comme en témoignent les nombreux films produits depuis sa signature ; enfin, l'invitation de pas moins de 39 écrivains israéliens au Salon du livre 2008 (à titre de comparaison, on rappellera qu'en 2007, 31 écrivains indiens ont été invités).

²⁰ D'après Simon Mirski, lecteur de la littérature hébraïque chez Gallimard. Cf. France Sarfatti, *op.cit.*

²¹ Pour une description détaillée voir Gisèle Sapir, *op.cit.*

Le ministre des Affaires étrangères Dominique de Villepin s'est clairement exprimé sur ce sujet dans un discours prononcé à Jérusalem le 23 mai 2003²² :

« Une fois de plus le Moyen-Orient vient de connaître l'épreuve d'une guerre, une fois de plus nous sommes confrontés au terrorisme et à l'intégrisme, toujours à la haine et à l'intolérance : c'est un immense défi, que nous devons relever ensemble. Nous le voyons bien : l'insécurité crée l'urgence, crée l'exigence.

*Et au-delà des circonstances, le rendez-vous entre nos deux nations est dicté par une ambition commune. C'est pour cela que nous devons donner un élan, un nouvel élan à nos relations. **Recréons la confiance, développons l'échange, le dialogue et la coopération et ce, dans tous les domaines où Israéliens et Français aspirent à faire fructifier leur héritage, à mobiliser leur énergie pour construire l'avenir : l'art, la science, la culture, la recherche.** »²³*

Les références quasi-quotidiennes au conflit israélo-palestinien dans les médias français qui exposent l'opinion publique à ce qui se passe en Israël, doublées d'une décision politique d'améliorer les relations entre les deux pays favorisent la présence de la culture israélienne en France, notamment dans le domaine de la littérature et du cinéma.

Par conséquent, cette activité culturelle est perçue dans sa dimension politique et pas nécessairement artistique. Il en résulte une nette préférence pour les écrivains engagés et de l'indifférence vis-à-vis de ceux dont les œuvres – souvent de grande valeur ou de valeur supérieure – sont dénuées de tout message politique.

²² Je remercie M. Emmanuel Halperin qui a attiré mon attention sur ce discours.

²³ C'est moi qui souligne.

Je formulerais donc deux hypothèses :

- La littérature israélienne est considérée essentiellement comme une expression supplémentaire de la politique israélienne.

- La France se sert de la littérature israélienne comme d'une plateforme politique, ou, selon la formule presque innocente de Charlotte Pudlowaki, étudiante en journalisme, dans *Le Nouvel Observateur* : « Mais parler de littérature, pour ces auteurs engagés d'un pays en guerre, c'est bien souvent aussi parler d'autre chose. De politique »²⁴.

Cette plateforme a trouvé un champ fertile dans les activités culturelles en France comme en Israël :

1. Un changement des mentalités dans le domaine culturel en général et sur le marché du livre en particulier qui a ouvert le public français aux civilisations étrangères²⁵, minoritaires ou exotiques.
2. La fondation d'une institution intitulée les « Belles étrangères » qui doit justifier son existence par des subventions accordées aux littératures « autres », de préférence minoritaires.
3. L'activité de l'Institut pour la Traduction de la Littérature Hébraïque qui doit justifier son existence par des ventes à

²⁴ Charlotte Pudlowaki, « David Grossman, Amos Oz et A.B. Yehoshua : écrire en temps de guerre », *Biblios.nouvelobs.com*, 15 mars 2008.

²⁵ Emmanuel Moses que j'ai interrogé à Paris le 16 janvier 2003 a déclaré : « A l'instar des littératures périphériques, peu connues, la littérature hébraïque a été traduite, vraiment par à coup. Puis soudain – non, pas soudain, mais – je crois qu'après des années, les éditeurs sont arrivés à la conclusion que ces pays et ces langues pouvaient avoir aussi une richesse culturelle et qu'il fallait tout faire pour les traduire et les faire connaître au lecteur français ; au moment où on lançait la collection hébraïque, on démarrait aussi, par exemple, une collection coréenne. J'ai une amie qui a fondé une maison d'édition pour des œuvres traduites du hongrois. Ce sont des choses qu'on ne voyait pas avant. Ça s'est produit vraiment à partir des années 1980-1985. »

l'étranger, le tiers de son budget provenant de la cession des droits d'auteurs.

4. La formation de traducteurs professionnels qui, dans leur propre intérêt, jouent souvent le rôle d'agents littéraires pour promouvoir un livre qu'ils souhaitent traduire²⁶. A ces traducteurs, généralement spécialisés dans la traduction du même auteur, s'ajoutent aussi de nouveaux venus, maîtrisant les deux langues et familiers de la vie culturelle en Israël (comme par exemple Jean-Luc Allouche qui s'engage dans cette voie après avoir été le correspondant de *Libération* en Israël).
5. L'émergence de médiateurs professionnels (agents littéraires, directeurs de collections consacrées à la littérature hébraïque), intéressés au premier chef par cette promotion. Ces derniers forment des réseaux auxquels s'associent des institutions telles qu'instituts de traductions, fondations, ambassades, attachés culturels, journalistes, éditeurs, mais aussi des personnes privées : responsables de collections, critiques et écrivains.

Cette activité connaît des hauts et des bas en fonction de l'intérêt porté à Israël, avec une nette intensification en période de crise ou d'instabilité politique. Même les prestigieux prix littéraires réservés aux littératures étrangères, le prix Médicis et le prix Femina, attribués à David Shahar, à Amos Oz ou à Aharon Appelfeld²⁷, correspondent à ces pics d'intérêt. Le premier a été primé en 1981 après la signature des accords de paix avec l'Égypte, le second en

²⁶ Il convient de souligner que la plupart des traductions en français se font actuellement de l'hébreu, alors qu'autrefois, on traduisait souvent de l'anglais. Dans certains cas, les traducteurs n'étaient même pas conscients du fait que le livre, à l'origine, avait été écrit en hébreu. Yehiel Dinur Ka-Tsetnik, par exemple, a été présenté comme un auteur américain (cf. Rémy Roure, *Le Figaro littéraire*, 1959) ou yiddish (cf. Arnold Mandel, *Le Monde juif*, mars 1959), cité par Gisèle Sapiro, *op.cit*, p.83.

²⁷ Pour *Histoire d'une vie*, Paris, L'Olivier, 2004.

1988 au plus fort de la première Intifada, tandis que le troisième a été couronné en 2004, au moment de la seconde Intifada.

Dans sa préface au fascicule publié à l'occasion du Salon du livre en 2008, Nilli Cohen, directrice de l'Institut pour la Traduction de la Littérature Hébraïque, établit un rapport entre les événements politiques et l'intérêt porté à la littérature israélienne en France :

« Une des études que nous avons réalisées montre également que pendant les périodes de crise au Moyen-Orient, on constate un net déclin de l'intérêt pour la littérature israélienne sur les marchés français et européen en général : un auteur israélien interviewé dans les médias sera alors plutôt interrogé sur des questions d'ordre politique que sur son nouveau livre. »²⁸

Le tableau que révèle ma recherche paraît plus percutant. L'engouement pour la littérature israélienne croît justement en période de crise ; les écrivains à succès sont toujours interrogés sur des problèmes politiques et ils s'y prêtent généralement volontiers. Qui plus est, la dimension politique dans la littérature constitue le plus souvent une condition *sine qua non* à la traduction de l'hébreu en français.

Une analyse historique de la réception de la littérature israélienne en France montre clairement une nette préférence pour les œuvres qui offrent la possibilité d'une interprétation politique. Sans oublier l'importance, parfois exclusive, accordée aux positions politiques des écrivains à succès. *Le Vent jaune* est le premier livre de Grossman traduit en français, en 1988, un an après sa publication en Israël. Pour des raisons analogues, Grossman n'a aucun mal à faire paraître en France, en 1995, son essai sur la condition des Arabes israéliens, *Les Exilés de la Terre promise*, trois ans à peine après l'édition hébraïque. *Le Sourire de l'agneau*, traduit la même année, soit douze ans après sa publication en Israël (1983), est considéré

²⁸ Nilli Cohen, « Avant propos », *Mais c'est de l'hébreu !*, op. cit., p.6.

comme l'un des premiers romans sur les territoires occupés²⁹. Ces écrivains sont sollicités pour écrire des essais politiques, publiés exclusivement à l'étranger. Les titres correspondent à la politisation de la littérature israélienne en Europe. L'un de ces livres écrits sur commande par Amos Oz s'intitule *Aidez-nous à divorcer ! Israël Palestine : deux États maintenant* (Gallimard, 2003), publié ensuite sous le titre *Comment guérir un fanatique* (Gallimard, 2006). L'essai de David Grossman s'intitule *Dans la peau de Gisela : politique et création littéraire* (Seuil, 2008), celui de A.B. Yehoshua, *Israël : un examen moral* (Calmann Lévy, 2005), tandis que celui de Batya Gour, qui jouit d'un grand succès commercial, paraît sous le titre *Jérusalem, une leçon d'humilité* (Gallimard, 2000).

Perçu comme un ambassadeur d'Israël, certes pas officiel, Amos Oz est un hôte recherché sur les scènes les plus prestigieuses en France ; il est souvent sollicité pour publier des articles d'opinion dans la presse intellectuelle : *Le Monde*, *Libération* et *Le Nouvel Observateur*. A.B. Yehoshua et David Grossman jouissent du même statut ; les trois représentent, selon *Le Nouvel Observateur*, « le beau visage d'Israël »³⁰ :

« Hier au Salon du livre, Israël a montré son plus beau visage, celui de la tolérance, de la pensée foisonnante et de l'espoir. C'était celui de David Grossman, Amos Oz et Abraham B. Yehoshua. »

Lors d'un entretien avec David Grossman, le médiateur Bernard Loupias définit ce triumvirat comme la « conscience nationale israélienne »³¹ :

²⁹ Nicolas Weil et Nicole Zand « Israël vers le multiculturalisme », *Le Monde des livres*, 19 mai 1995 : « David Grossman reste, cependant, l'auteur engagé de l'un des premiers romans écrits en hébreu, au début des années 80, sur l'occupation de la Cisjordanie (*Le Sourire de l'agneau*, Seuil, 1998) ».

³⁰ Charlotte Pudlowaki, *op.cit.*

³¹ Bernard Loupias « David Grossman : 'Ce pays devrait être une aventure spirituelle' », *Bibliobs.nouvelobs.com*, 14 mars 2008.

« Il y a des années qu'avec vos amis Amos Oz, A.B. Yehoshua, vous ne cessez d'interpeller vos dirigeants et les consciences de vos concitoyens. Pensez-vous être entendus ? »

Articles, entretiens et soirées littéraires situent encore et toujours les auteurs israéliens dans un contexte politique ; leur travail d'écrivains n'est mentionné qu'accessoirement, une sorte de passage obligé avant le « vrai » débat, le débat politique. « On l'appelle le Sartre israélien », écrit Patrick Duval de *Télérama*³² au sujet d'Amos Oz considéré comme un homme qui « a toujours voulu concilier son métier d'écrivain et son engagement politique. Farouche partisan de l'Etat hébreu (sic) il prône également le dialogue avec les Palestiniens ». Dans ce même article, le journaliste insiste particulièrement sur l'implication d'Amos Oz au sein de *La Paix maintenant*, l'écrivain étant présenté comme le cofondateur du mouvement :

« A quarante-neuf ans, Amos Oz est aujourd'hui l'écrivain israélien le plus célèbre et reste un militant actif du mouvement La Paix maintenant qu'il a fondé avec ses amis de la gauche israélienne. »

Le Figaro littéraire titre son entretien avec Alona Kimhi « La gauche israélienne est inexistante et inefficace »³³, tandis que l'article du *Nouvel Observateur* consacré à la table ronde avec A.B. Yehoshua, Amos Oz et David Grossman s'intitule « Ecrire en temps de guerre ».³⁴

Pratiquement tous les articles que j'ai compulsés soulignent l'engagement politique des écrivains de gauche, à l'instar de ces premières phrases de Nicolas Weil et de Nicole Zand³⁵ :

³² Patrick Duval, « Israël dans tous ses états », *Télérama*, 14 décembre 1988, p.60.

³³ Marie-Laure Germon, « La gauche israélienne est inefficace », *Le Figaro.fr*, 15 octobre 2007.

³⁴ Charlotte Pudlowaki, *op.cit.*

³⁵ Nicolas Weil et Nicole Zand, *op.cit.*

« L'image classique de l'écrivain israélien contemporain est celle d'un homme de gauche, pacifiste, profondément engagé dans la vie politique de son pays, et reconnu à l'étranger pour s'opposer à l'occupation des territoires. »

Amos Oz est donc le fondateur de *La Paix maintenant*, Alona Kimhi « une femme de gauche »³⁶ et David Grossman est bien plus qu'un simple « homme de gauche »³⁷ :

« On appelle cela un "dommage collatéral". Durement réprimée, l'Intifada qui endeuille la Cisjordanie et la bande de Gaza depuis le 28 septembre aura ébranlé, voire réduit au mutisme, la gauche pacifiste israélienne. [...] Pourtant, quelques voix émergent de ce brouhaha. Notamment celle de l'écrivain David Grossman. Dans un tel contexte, il faut une bonne dose de courage pour se dire plus proche d'un Palestinien laïque que d'un colon, préconiser le démantèlement des implantations juives et stigmatiser les discriminations infligées aux Arabes d'Israël. »

Il convient de souligner que la politisation de la littérature n'apparaît pas dans les déclarations officielles. Bien au contraire. Les directeurs des grandes maisons d'édition auront tendance à insister sur la grande qualité littéraire de ces œuvres, ignorant l'aspect politique ; ils affirment que l'absence de succès financier ne leur fait pas peur, l'accueil favorable réservé à la littérature israélienne dans les médias en général et chez les critiques littéraires en particulier, n'étant pas moins important, selon eux, que le succès commercial.

En parlant de David Grossman, Anne Freyer (responsable de la littérature étrangère au Seuil) affirme³⁸ :

« Mais nous avons le succès critique, certainement, et cela compte autant que le succès commercial. Il faut au moins l'un

³⁶ Marie-Laure Germon, *op.cit.*

³⁷ Vincent Hugué, « Les Israéliens vivent l'Histoire, pas la vraie vie », *L'Express*, 30 novembre 2000.

³⁸ France Sarfatti, *op.cit.*

des deux : soit une vente correcte, soit une bonne réception critique. »

Olivier Nora chez Calmann-Lévy est du même avis³⁹ :

« Le marché n'a pas toujours sanctionné nos efforts, mais nous persévérons quand même. C'est essentiel pour un catalogue d'avoir des auteurs importants qui resteront. »

Dans un entretien accordé à France Sarfatti, Marie-Catherine Vacher, rédactrice littéraire chez Actes Sud, affirme que la littérature israélienne ne déçoit jamais⁴⁰ :

« C'est une littérature extrêmement riche, féconde, d'une très haute tenue, d'une grande inventivité, étonnamment vivace par rapport au caractère restreint du pays. »

Les conditions de réception de la littérature israélienne

Les éditeurs sont donc motivés par l'accueil favorable réservé à la littérature chez les critiques littéraires. Mais quelles sont les préoccupations de ces critiques ? Quels sont les sujets abordés dans les entretiens et quel est l'objet des soirées littéraires qui célèbrent les nouveaux livres traduits de l'hébreu ?

En 2002, au cours de ma recherche sur la traduction de la littérature israélienne en France, j'ai suivi de près ce type d'événements littéraires ainsi que les critiques publiées dans la presse, y revenant⁴¹ après le dernier Salon du livre en mars 2008.

Entretiens et articles mettent en avant, presque sans exception, les questions politiques : on exprime son soutien au démantèlement des colonies juives, aux accords d'Oslo, à l'évacuation des territoires, au dialogue avec les Palestiniens, les Syriens et le Hamas, à la création

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ En grande partie grâce à Dorit Shilo.

d'un Etat palestinien, etc. Les écrivains les plus en vogue (excepté les auteurs de romans policiers) sont ceux qui suscitent un intérêt politique, notamment Amos Oz, A.B. Yehoshua et David Grossman (le cas de Aharon Appelfeld est différent, ses interviews portent sur l'impact politique et historique de la Shoah et doivent être traités séparément). Il convient de souligner qu'il ne s'agit pas d'un entretien ou d'un article isolés, centrés aussi sur l'engagement politique de l'auteur, mais du fait qu'on aborde rarement d'autres questions et qu'on ne parle pratiquement pas du livre. Autrement dit : journalistes et critiques ne s'intéressent pas à l'univers romanesque, mais à celui dans lequel vit le romancier. L'œuvre n'est donc qu'une excuse, un cintre où l'on accroche une discussion politique avec des écrivains, invités en apparence pour leurs livres et non pour leur engagement politique.

L'amorce du changement apparaît déjà à la fin des années quatre-vingt. Toutes les questions posées à Amos Oz, lauréat du Prix Femina étranger en 1988, portent sur ses positions politiques et pas une seule ne mentionne le livre primé. Les exemples suivants illustrent l'esprit de cet entretien⁴² :

*« Pensez-vous que l'on puisse comparer la récente proclamation à Alger de l'Etat palestinien à celle d'Israël ?
Ne pensez-vous pas, tout de même, que c'est un pas vers la paix ?
Y a-t-il vraiment de la place pour deux pays ?
Vous avez souvent dit, écrit que les Palestiniens risquaient de devenir les Juifs des Juifs. »*

Seule une question sur quinze posées à David Grossman dans *L'Express*⁴³ se réfère indirectement à l'écriture de l'auteur, et même celle-ci le ramène à la politique : « L'écriture est-elle une évasion, un moyen d'échapper à une écrasante réalité ? »

⁴² Patrick Duval, *op.cit.* p. 60-61.

⁴³ Vincent Hugué, *op.cit.*

Afin de marquer le cinquantième anniversaire de l'Etat d'Israël, la revue *Autrement* a choisi de présenter le pays dans une série d'entretiens avec des écrivains israéliens : *Israël Autrement : des écrivains et des artistes témoignent* (Actes Sud, 1998). Même Emmanuel Moses qui, lors de son entretien avec moi, avait émis des réserves quant à la politisation de la littérature israélienne, a entrepris de publier à cette occasion un livre de dialogues entre Yoram Kaniuk et Emile Habibi : *La Terre des deux promesses* (Actes Sud, 1996).

En 2002, au moment où je menais ma recherche, j'ai participé à plusieurs événements organisés en l'honneur des écrivains israéliens. La parution d'un livre servait aussi de prétexte à un débat politique et toute rencontre avec des auteurs israéliens tournait autour de l'actualité. Plusieurs journalistes et écrivains ont été conviés par Elie Barnavi, alors l'ambassadeur d'Israël en France, à un dîner avec Amos Oz : Alexandre Adler, Jean Daniel, Pierre Assouline, Michel Rocard, Jean-Luc Allouche, Olivier Nora, l'actrice Anouck Aimé, le directeur littéraire de Gallimard Jean Matern, ainsi que Sylvie Cohen, la traductrice de *Seule la mer*, le livre qui était à l'origine de cette invitation. La discussion portait sur des sujets politiques, sans la moindre référence au roman (ne serait-ce que pour faire semblant). Tous les participants interrogeaient l'auteur sur la situation et Jean Daniel a même provoqué une mini-tempête en rappelant, très poliment, le « massacre à Djenin ». Un autre événement s'est tenu dans des circonstances moins intimes, dans le cadre du Salon du livre 2002, lors d'une session organisée le 23 mars avec A.B. Yehoshua, Elie Barnavi et Marc Weitzmann. Ce dernier a présenté Yehoshua comme l'un des écrivains les plus importants non seulement en Israël, mais dans le monde. Ce fut la seule fois où l'on mentionnait sa qualité d'écrivain, le reste du débat portait sur le conflit, sous l'impulsion de Yehoshua lui-même qui avait déclaré dès le début ne vouloir parler que de politique et non de livres.

L'analyse des articles publiés dans la presse la plus influente montre que cette tendance s'est considérablement accrue ces dernières années. Dans les années quatre-vingt-dix, les articles de Nicole Zand, par exemple, accordaient une large place à la dimension littéraire,

même lorsque le problème politique y était abordé⁴⁴. En ce début de XXI^e siècle, les entretiens avec les auteurs israéliens traitent principalement de questions politiques.

Une grande partie des questions posées par Bernard Loupias à David Grossman dans un entretien pour *Le Nouvel Observateur* en 2008⁴⁵ portent sur l'implication politique des jeunes écrivains israéliens. Serait-ce possible qu'ils ne soient vraiment pas engagés ou peut-être, leur implication se traduit-elle d'une autre manière ?

« Des auteurs comme Amos Oz, A.B. Yehoshua, Yehoshua Kenaz et vous-même, avez imposé la littérature israélienne dans le monde. Une nouvelle génération d'écrivains arrive. Que vous inspire-t-elle, dans la mesure où elle n'est pas aussi impliquée que la vôtre dans le débat public ? Dans un pays comme Israël, le lien entre ce qui se passe autour de vous et en vous est plus crucial qu'ailleurs, plus intense. Je viens de rencontrer une dizaine de jeunes auteurs israéliens et j'ai le sentiment que, même chez ceux qui ont choisi de ne pas se confronter directement à ce qu'on appelle ici « la situation », celle-ci est toujours présente en filigrane dans leurs livres ... Qu'en pensez-vous ? »

Notons le postulat que cache cette question, comme une sorte de récrimination adressée à la jeune génération : Vous et vos camarades, vous êtes dignes de louanges car vous avez réussi à intéresser les lecteurs à la littérature israélienne grâce au message politique contenu dans vos livres. Comment ces jeunes osent-ils l'ignorer ?

En France, on considère que l'engagement politique des écrivains israéliens est une condition préalable à leur succès. En effet, les médiateurs entre le lecteur français et les traductions de l'hébreu admettent difficilement l'existence d'une littérature israélienne non engagée qui ne se positionne pas directement par rapport au « conflit » et à « la situation ». Même des livres apolitiques, traduits soi-disant

⁴⁴ Nicole Zand (1991, 1994), *op.cit.* ; Nicolas Weil et Nicole Zand, *op.cit.*

⁴⁵ Bernard Loupias, *op.cit.*

pour leur qualité littéraire, ont eu droit à une interprétation politique. Emmanuel Moses⁴⁶ m'a parlé du mécontentement exprimé par Yehoshua Kenaz quant à l'interprétation politique de ses romans⁴⁷ :

« Kenaz, qui n'est pas un écrivain engagé, m'a raconté qu'on a tenté de le faire après la publication de chacun de ses livres. Dans Le Monde, par exemple, il y avait cette journaliste, Nicole Zand, qui voulait politiser ses livres et ça le rendait fou, ça l'exaspérait. On avait donc essayé de lire ses romans de cette façon, à travers ces lunettes. C'est vrai. Mais je pense, qu'ils ont un peu laissé tomber, sauf quand le livre le suggère vraiment, chez des écrivains comme Grossman ou dans certains romans d'Amos Oz. Comme vous le savez, on vient de publier maintenant Alona Kimhi et Zeruya Shalev qui ont réussi, alors que ni leurs oeuvres, ni les critiques ne sont politiques. C'est-à-dire, on les a traitées comme n'importe quelle littérature – serbe, cubaine ou tout autre. »

Néanmoins, les entretiens avec Alona Kimhi ainsi que l'interprétation politique, certes nuancée, des œuvres d'Etgar Keret et d'Orly Castel-Bloom semblent prouver le contraire de l'hypothèse avancée par Emmanuel Moses. Dans un article intitulé « Kafka est arrivé à Tel-Aviv », Nicolas Weil⁴⁸ affirme que *Dolly city* constituerait désormais le négatif de toutes les valeurs de la société israélienne. Neuf ans après, Emilie Grangeray publie dans *Le Monde* un article sur Etgar Keret intitulé « Kafka en Israël ». Une grande partie de l'article est consacrée aux propos de l'écrivain sur la dimension politique de son œuvre⁴⁹ :

« Beaucoup de critiques me reprochent de ne pas être assez politique [...]. Je crois de toute façon que c'est une erreur de penser que la politique et la vie réelle sont dissociées. Kafka

⁴⁶ Entretien avec Emmanuel Moses du 16 janvier 2003, *op.cit.*

⁴⁷ Un article sur l'œuvre de Kenaz est publié dans le journal du Web *Fondation d'entreprise La Poste*, à l'occasion de la projection du film d'Amos Gitai *Alila*, d'après le roman de Kenaz *Retour des amours perdus*.

⁴⁸ Nicolas Weil, « Kafka est arrivé à Tel-Aviv », *Le Monde des livres*, 7 janvier 1994.

⁴⁹ Emilie Grangeray, « Kafka en Israël ». *Le Monde*, 6 décembre 2003.

vous fait voir les choses qui sont à l'intérieur de vous, il vous administre une gifle qui vous révèle et vous ramène à la réalité. »

Seuls les romans policiers de Michaël Bar Zohar, Shulamith Lapid et Batya Gour semblent avoir échappé à cette politisation. Jean-Bernard Blandenier, responsable des traductions chez Fayard, explique le succès commercial de Batya Gour par le simple fait que ses livres, vendus à une dizaine de milliers d'exemplaires, vont droit au cœur du lecteur : « Ses livres plaisent, ses personnages aussi »⁵⁰. Dans une interview avec Gisèle Sapiro, Olivier Bétourné chez Fayard déclare que la nationalité israélienne de Batya Gour n'est pour rien dans la décision de publier ses romans : « Donc là, c'est un choix d'auteur. Alors, c'est Israël, il se trouve qu'elle est citoyenne israélienne, mais est-ce qu'il y a une nécessité là ? Et bien ! Je n'en sais rien. »⁵¹

Conclusion : Quelles sont les implications de cette politisation ?

1. La littérature israélienne intéresse le lecteur français parce qu'elle raconte un récit politique. Elle n'est pas jugée pour sa qualité au même titre que les littératures dominantes telles que l'anglaise, l'allemande ou l'italienne. Qui plus est, même comparée à d'autres littératures minoritaires, elle est clairement considérée comme une plateforme politique, ainsi que l'affirme Olivier Nora dans le texte cité en exergue :

*« A la différence d'autres écrivains étrangers, quand on parle d'un auteur israélien, dans l'oreille du public, il est israélien avant d'être auteur. »*⁵²

2. Les positions politiquement « correctes » des écrivains israéliens et leur bonne volonté d'en parler garantissent leur acceptation sur le marché du livre en France. Peu d'écrivains

⁵⁰ France Sarfatti, *op.cit.*

⁵¹ Gisèle Sapiro, *op.cit.*, p.90.

⁵² France Sarfatti, *op.cit.*

de la droite israélienne ont été traduits en français et lorsque ce fut le cas, on préférait évoquer d'autres sujets que leurs opinions politiques ; pour David Shahar, par exemple, on se référait à la mystique juive. En raison de cette focalisation sur la « situation », le marché français est particulièrement ouvert aux écrivains arabes israéliens, Emile Habibi dans le passé, Sayed Kashua au moment du Salon du livre 2008.

3. Il est difficile de trouver une maison d'édition pour des écrivains d'une grande qualité littéraire, mais d'un faible degré de politisation, comme en témoigne Emmanuel Moses⁵³ dans ses tentatives de placer Yoël Hoffman et avant lui, Shabtaï, Kenaz et même Agnon.
4. Souvent, l'interprétation tendancieuse déforme et force le sens de l'œuvre pour y introduire une dimension politique, comme le montrent clairement les citations se référant à Etkar Keret et Yehoshua Kenaz.
5. On parle parfois de littérature israélienne sans en parler véritablement ; l'intérêt porté aux positions politiques de l'écrivain n'est pas motivé par la lecture de ses œuvres. Durant le Salon du livre 2008, Benny Ziffer⁵⁴ a décrit un groupe de politiciens et d'hommes de lettres réunis autour d'un dîner chez Mario Bettati, conseiller du ministre français des Affaires étrangères, Bernard Kouchner. Invités pour honorer la littérature israélienne, ils connaissaient tous les noms des écrivains, sans avoir lu un seul de leurs livres. Bien entendu, il s'agit peut-être de personnalités impliquées dans la vie publique peu intéressées par les belles-lettres, mais il se peut aussi que le débat sur la littérature israélienne se substitue au débat politique plus souvent qu'il n'y paraît :

⁵³ Gisèle Sapiro, *op.cit.*, p.90.

⁵⁴ Benny Ziffer, « La partie beurrée de la baguette », supplément hebdomadaire du *Haaretz*, 21 mars 2008.

« Lorsque ce fut mon tour d'intervenir, j'ai fait un sondage rapide auprès des invités, pour la plupart, conseillers de Bernard Kouchner et hommes de lettres parisiens. Vous connaissez les grands noms de la littérature israélienne, ai-je dit, mais qui d'entre vous a vraiment lu un de leurs livres ? Tous ont avoué n'en avoir jamais lu un seul. J'avais donc la solution de l'énigme. Le stand qui devait honorer Israël au Salon du livre n'était que l'écorce de la littérature israélienne, et ici, personne n'en attendait davantage. »

6. La politique des traductions de l'hébreu en français crée un paysage très différent de celui de la littérature hébraïque, tant sur le plan historique que dans la représentativité accordée aux écrivains. Les traductions ignorent l'histoire de cette littérature et de ce fait, une grande partie de son riche patrimoine n'existe pas pour le lecteur français. Des générations entières ont été gommées de ce paysage : Haïm Hazaz et Moshe Shamir, Nathan Alterman et Avraham Shlonsky, Léa Goldberg et Alexandre Penn, Itzhak Lamdan et Saül Tchernikhovsky, Nathan Zach et Dalia Ravikovitch. Certains sont inclus dans des anthologies, d'autres n'ont pas eu cette chance. La littérature hébraïque telle qu'elle apparaît en français ne représente ni la même hiérarchie ni la même échelle de valeurs⁵⁵. Il se peut que l'intérêt grandissant pour Israël et sa culture permette à d'autres poètes et romanciers d'être traduits. Mais il se peut également que devant la politisation de la littérature israélienne et l'impossibilité d'interroger sur l'actualité certains écrivains déjà morts, ou d'autres encore vivants, ce paysage continue à refléter les conceptions politiques de la société israélienne et non sa dimension culturelle et ses valeurs.

⁵⁵ Nicolas Weil le signale dans son article paru en 1994 dans *Le Monde* (lorsqu'il justifie le choix d'un roman de Orly Castel-Bloom retenu pour la traduction) : « On pourrait s'étonner de voir un éditeur français s'empresse de traduire un auteur aussi novice alors que tant de classiques de la littérature hébraïque contemporaine demeurent ignorés. »

Annexe

	pièces de théâtre	poésie	jeunesse	anthologies	prose
1931-1959	2	4	4	5	12
1960-1969	2	3	2	4	14
1970-1979	1	4	---	1	30
1980-1989	8	6	6	5	55
1990-1999	4	19	14	10	85
2000-2008	5	26	11	7	103

Bibliographie

AMIT, Yuval (2008), *Exportation de la culture israélienne – l’implication des différentes institutions dans la traduction de l’hébreu en français* (sous la direction des Professeurs Gidon Tory et Zohar Shavit), Université de Tel-Aviv, Ecole des sciences de la culture.

DUVAL, Patrick (14.12.1988), « Israël dans tous ses états », in *Télérama*.

GERMON, Marie-Laure (15.10.2007), « La gauche israélienne est inefficace », in *Le Figaro.fr*.

GRANGERAY, Emilie (06.12.2003), « Kafka en Israël », in *Le Monde*.

HEILBRON, Johan (1999), « Towards a Sociology of Translation », in *European Journal of Social Theory* 2.

HUGEUX, Vincent (30.11.2000), « Les Israéliens vivent l’Histoire, pas la vraie vie », in *L’Express*.

LOUPIAS, Bernard (14.03.2008), « David Grossman : ‘Ce pays devrait être une aventure spirituelle’ », in *Bibliobs.nouvelobs.com*.

PORIAN, Ronith (25.11.2008), « Millionnaires dès la première édition » [hébreu] in *The Marker Week*.

PUDLOWAKI, Charlotte (15.03.2008), « David Grossman, Amos Oz et A.B. Yehoshua : écrire en temps de guerre », in *Bibliobs.nouvelobs.com*.

SAPIRO, Gisèle (2002) « L’importation de la littérature hébraïque en France. Entre communautarisme et universalisme », in *Actes de la recherche en sciences sociales* 2002/2, 144.

SARFATTI, France (21.03.1996), « L’édition française face à la littérature israélienne », in *Actualité juive*.

SCHILKE, Claudia (2000), « Littérature israélienne en Allemagne », in *Deutschland*.

VILDART, Alain (12.04.1994), « 'Belles étrangères' : la chaise vide », in *La Nouvelle République*.

WEIL, Nicolas (7.01.1994), « Kafka est arrivé à Tel-Aviv », in *Le Monde des livres*.

WEIL, Nicolas & ZAND, Nicole (19.05.1995), « Israël vers le multiculturalisme », in *Le Monde des livres*.

ZAND, Nicole (01.04.1994), « 'Belles étrangères' d'Israël », in *Le Monde, Livres Idées*.

ZIFFER, Benny (21.03.2008), « La partie beurrée de la baguette », in supplément hebdomadaire du *Haaretz*.